

## « Un Petit Francisque Michel », Médiéviste , Bibliomane Romantique , Mauvais élève de Charles Nodier

**Abstract:** Francisque Michel from Lyons (1809-1887) has left of him the image of a scholar passionate by old books and specialised in the Middle Ages. In spite of his failure to enter l'École des Chartes, he acquired quickly the reputation of a man of knowledge, and in 1839, he was appointed lecturer at the faculty of Literature in Bordeaux where he exiled himself. During his years in Paris (1829-1839), he was nevertheless close to the Romantic Movement and he frequented l'Arsenal. The master of which condescended, by the end of 1830, to sponsor a literary hoax written by Michel, *Chroniques françaises de Jacques Gondar*; Michel then thought he had entered Nodier's little circle of close and chosen friends, but Michel's lack of consideration soon caused a cooling period in their relationship. Nodier's attitude toward Michel is characterised by a great respect for his erudition but with no real familiarity. Their common taste for hoaxes makes us wonder about a famous hoax credited to Nodier, the affair of the killing booklover; several arguments point Michel as its author. This evocation of Francisque Michel's youth allows us to note that Nodier has no doubt had an undeniable influence on him, but the student did not know how to make the most of it. The young man is a booklover worthy of the master, but his literary inability leaves him in the category of the epigones who have not understood the profound originality of the story-teller of the Arsenal.

**Keywords:** romantic movement, scholarship, Middle Ages, literary hoax.

**Résumé :** Le Lyonnais Francisque Michel (1809-1887) a laissé l'image d'un érudit passionné de vieux livres, spécialisé dans le Moyen Âge. Malgré son échec au concours de l'École des chartes, il acquit précocement une réputation de savant, et fut nommé en 1839 à la faculté des lettres de Bordeaux, où il s'exila. Durant ses années parisiennes (1829-1839), il fut néanmoins proche du romantisme et fréquenta l'Arsenal. Le maître des lieux condescendit, à la fin de 1830, à cautionner de son nom une supercherie de Michel, *Chroniques françaises de Jacques Gondar*. Michel se crut alors élu dans le petit cercle des intimes de Nodier, avant que son sans-gêne n'entraîna un refroidissement de leurs relations. L'attitude de Nodier envers Michel se caractérise par un grand respect pour son érudition, exempt de véritable familiarité. Leur goût commun pour la supercherie littéraire nous fait nous interroger sur un canu-

lar fameux dont on a crédité Nodier, l'affaire du bibliomane assassin ; plusieurs arguments militent pour faire de Michel l'auteur de cette fiction.

Cette évocation de la jeunesse de Francisque Michel permet de constater que Nodier a exercé sur lui une indéniable influence, que l'élève n'a pas su exploiter. Le jeune homme est un bibliomane digne du maître, mais son incapacité littéraire le relègue parmi les épigones qui n'ont pas compris l'originalité profonde du conteur de l'Arsenal.

**Mots-clés:** Romantisme, érudition, Moyen Âge, supercherie.

« Ce crapaud de Michel », s'écriait l'orientaliste Eugène Burnouf... « Ce cuistre de Michel », précisait le critique Charles Labitte... « Cette espèce d'homme », jugeait Barbey d'Aurevilly, qui ne l'a pas connu directement... Sainte-Beuve, malgré sa courtoisie envers l'individu, fut en privé son plus violent ennemi : selon lui, Francisque Michel est à classer parmi les « animaux philologiques, *bestiae linguaces* », qu'il faudrait pousser « de la bibliothèque dans l'écurie » sans leur montrer le salon... Peu d'érudits ont été aussi universellement méprisés par les penseurs. Même notre Charles Nodier, le *bon* Nodier, n'a pas caché son irritation contre ce petit homme aujourd'hui presque inconnu. Une animosité si générale ne paraît pas infondée une fois qu'on a constaté la vanité pédantesque du personnage, son immense, insupportable orgueil, sa manie de solliciter, de se mêler de tout jusqu'à l'indiscrétion. Mais au-delà de la répugnance qu'on peut éprouver pour l'homme, il faut se demander comment Michel a pu porter en lui l'une des aspirations du romantisme au point d'être en relation avec de grandes figures et de côtoyer presque intimement le bibliothécaire de l'Arsenal.

Il n'aurait pu s'immerger aussi jeune dans le monde littéraire parisien sans une étonnante précocité intellectuelle, que rien ne favorisait dans son milieu d'origine. De son vrai nom, François Xavier MICHEL est né à Lyon le 19 février 1809, fils d'André Michel dit Thomas, marchand de vin, et de Marie Françoise Gerber, sa seconde femme, elle-même fille d'un brasseur de bière. Le couple possédait un domaine, avec des vignes, dans la commune de Juliéna, au sud-ouest de Mâcon. C'est dans la campagne environnante que l'enfant blond aux yeux bleus puisa la source de son romantisme. Le souvenir enchanté qu'il en gardera constitue l'introduction – et malheureusement l'intérêt presque unique – de son récit moyenâgeux *Raymond du Thil*, publié dans *L'Artiste* en 1832. Comme la Franche-Comté pour Nodier, le Beaujolais fut pour Michel la terre nourricière, une terre de légendes contées en patois, inspirées par la poésie de la nature et des ruines. Ajoutez le riche patrimoine typographique de Lyon et vous aurez tous les ingrédients pour faire un jeune homme passionné d'histoire, de bibliographie et de linguistique orientée autour des traditions orales. Très tôt

lui vint le goût du Moyen Âge. Le prénom à forte connotation qu'il se choisira comme auteur était déjà le sien en classe de septième au collège royal de Lyon, puisque la liste de distribution des prix de 1820 le nomme Thomas-Françisque Michel. De la septième à la cinquième (1822), il remporte des accessits, puis sa scolarité semble s'interrompre. La raison de sa disparition des tableaux doit être cherchée dans un sordide conflit entre ses parents, terminé par un jugement de séparation de corps et biens au tribunal civil de Lyon le 6 mai 1826. Tous les torts furent donnés à la femme, coupable d'adultère avéré. Elle perdit la garde des enfants.

Comment l'adolescent a-t-il pu pallier le retard scolaire de cette période difficile ? Gageons qu'il s'instruisit de lui-même avec acharnement mais sans guide, sans méthode, cultivant à l'excès son goût pour l'histoire et la philologie au détriment du reste. Rien d'autre n'explique l'extraordinaire spécialisation de connaissances dont il fera preuve très tôt. Le père, installé à Paris dès 1826, place Francisque à l'institution Favard, avant de le faire entrer au collège royal Charlemagne le 1<sup>er</sup> octobre. Le passage de l'élève n'y est marqué par aucune récompense ; d'ailleurs, un registre signale sa sortie au 1<sup>er</sup> juillet 1827. Il est vraisemblable qu'il revint quelque temps auprès de sa mère après la mort de son jeune frère Claude le 29 septembre et qu'il suivit au collège de Lyon, au moins en partie, l'enseignement de philosophie de l'abbé Noiroi. Entre Paris et Lyon, le va-et-vient dut être fréquent, et les études morcelées. Quoi qu'il en soit, nous le savons Parisien autonome en 1829 (son père s'en ira bientôt tenir un cabaret à Romainville) et c'est à Paris, le 4 janvier 1830, qu'il obtient son baccalauréat, plus âgé de trois ans que la moyenne.

On imagine qu'il avait en outre suivi toutes sortes de cours libres, notamment au Collège de France. Il s'inscrivit à l'École des chartes dès sa réouverture en janvier 1830, en vue du concours de fin d'année. Parmi les douze candidats qui commencèrent à apprendre la paléographie aux Archives du royaume et à la Bibliothèque royale, il était l'un des trois les plus familiarisés avec le Moyen Âge. L'archiviste Tourlet rapporte en avril que Michel a fait d'heureux progrès en paléographie latine et française mais qu'il est un peu moins habile à déchiffrer les chartes latines. Cependant, après la Révolution de Juillet, les élèves livrés à eux-mêmes n'étaient guère satisfaits de l'enseignement qu'ils avaient reçu : « cours de déchiffrement, sec, stérile », ainsi le qualifiait leur porte-parole Auguste Savagner, le plus instruit de tous, dans un rapport de septembre 1830. Le concours pour six places d'élèves pensionnaires eut lieu le 2 janvier, Francisque Michel échoua. Il cache mal son amertume lorsqu'il

écrit à Péricaud, bibliothécaire de Lyon, le 8 février 1831 : « Quant à l'école des Chartes, bren pour elle ! Par ce moyen, je ne serai pas savant par ordonnance, et j'ai parié de les jouer sous jambe tous six ; car ils n'ont pas même de l'esprit comme quatre. »

Cette arrogance verbale se justifiait à ses yeux par sa qualité d'auteur de plusieurs ouvrages imprimés et par une indéniable supériorité dans l'expérience de la recherche. À 21 ans, il avait visité à Paris tous les grands dépôts de livres et d'archives, lu un nombre incroyable de manuscrits médiévaux. Très lié avec Daunou et Raynouard – qui rendra compte systématiquement de ses premières publications dans le *Journal des savants* –, associé brièvement avec le médiéviste Roquefort, il se chargeait également de commissions de librairie pour les érudits lyonnais. Son ambition du moment était de dresser le catalogue des éditions d'Antoine Vérard et de Michel Le Noir, grâce à l'obligeance de Van Praet à la Bibliothèque royale. Ce travail inachevé lui servit pour ses premières bibliographies d'incunables.

Il n'avait ni emploi fixe ni diplôme de grande valeur. Ses talents de bibliographe lui valurent d'être adjoint, en novembre 1832, à l'équipe chargée de continuer une vaste compilation commencée par Bréquigny au XVIII<sup>e</sup> siècle, la table chronologique des chartes imprimées relatives à l'histoire de France. Parmi les quatre jeunes gens auxquels les professeurs de l'École des chartes avaient confié l'investigation, Michel était le seul qui eût échoué au concours – d'où les jalousies des trois derniers élèves pensionnaires lésés dans leur droit.

La somme qu'il toucha pendant un semestre ne lui fut pas d'un grand secours. Il semble même qu'il ait subi, au début de 1833, un mois de détention pour dettes... Alors, en juin, il demande au ministre de l'Instruction publique une mission littéraire au British Museum. Guizot donne son accord le 24 juillet ; Michel se retrouve à Londres le 6 septembre. Nous passerons sous silence, bien à contrecœur, les nombreuses péripéties de ce séjour et des fréquents voyages qu'il fera par la suite dans tout le Royaume-Uni. Il en revint avec une moisson considérable de textes médiévaux. Son principal titre de gloire est d'avoir fait le chemin jusqu'à Oxford, en 1835, où il redécouvrit et identifia le plus ancien manuscrit de notre *Chanson de Roland*. C'est pour tant à ses frais qu'il en donne en 1837 une édition confidentielle.

Le gouvernement lui avait offert les presses de l'Imprimerie royale pour publier à partir de 1836, en trois volumes, la *Chronique des ducs de Normandie* de Benoît de Sainte-More dans la Collection de documents inédits sur l'histoire de France. Dans la même Imprimerie, il fit paraître ses *Rapports* au ministre sur le fruit de ses voyages (1838). Le mons-

trueux travail fourni en mission, incontestable, ne pouvait être que récompensé : Michel est fait chevalier de la Légion d'honneur le 29 avril 1838, puis nommé le 4 février 1839 à la chaire de littérature étrangère de la faculté des lettres de Bordeaux, où il enseigne dès novembre. C'est là que nous le laisserons, la suite de sa carrière d'exilé ne concernant pas cet article. Constatons seulement la situation atypique de ce jeune chargé de cours : il fait fonction de professeur alors qu'il n'a qu'un simple diplôme de bachelier ! Il ne passera pas la licence avant 1842, le doctorat avant 1846. En revanche, il n'avait pas attendu aussi longtemps pour accumuler titres et décorations à l'étranger. Ce paradoxe dit tout sur l'homme, à la fois extraordinairement soucieux de respectabilité et incapable de suivre une carrière conventionnelle.

\*

Mais cet itinéraire sérieux du chercheur ne doit pas nous faire oublier l'itinéraire parallèle du romantique de la génération d'*Hernani*. Francisque Michel s'est d'abord cru poète. *La Psyché* publie ses premières productions, empreintes de désespoir, en juillet et septembre 1829 : *L'aveugle*, éloge d'un mendiant non souillé par la fourberie des hommes, et *La mort d'Arthur*, poème historique évoquant l'assassinat par Jean sans Terre de son neveu. En juillet 1830, il compose une élegie sur son frère disparu. À l'automne, il dédie à Lamartine sa *Vision du passé*, rêverie sur le culte des morts à l'intérieur de Notre-Dame, qui paraîtra dans *l'Abeille française*. Ce même petit recueil de Lyon insère en juillet 1831 *La mort de Raphaël*, où s'exprime une conception éthérée de l'artiste de génie, « dieu mortel » n'ayant « rien que réclame la Terre ». Tout cela n'est ni meilleur ni pire que la moyenne. Son habileté poétique suffisait à l'introduire dans les salons littéraires.

Avant de marcher avec les illustres, il a fréquenté, naturellement, les Lyonnais de la capitale, comme le peintre Paul Chenavard, le bibliophile Aimé Martin... Par ces relations-là ou par d'autres, le salon de l'Arsenal lui fut vite ouvert, malgré sa jeunesse ; il en devint l'un des personnages les plus pittoresques. Alexandre Dumas, dans une lettre du 4 décembre 1846 à Marie Nodier, cite les « souliers jaunes » de Francisque Michel parmi les charmes des soirées d'autrefois. Et dans ses *Mémoires*, que commence à publier *Le Constitutionnel* en septembre 1849, il passe en revue les invités mythiques des dimanches de l'Arsenal et revient sur ce détail : « c'était Francisque Michel, un fouilleur de chartes, quelquefois si préoccupé de ses recherches de la journée, qu'il oubliait qu'il venait avec un feutre du temps de Louis XIII et des souliers jaunes ». Culte de la couleur vive, excentricité vestimentaire, cela correspondait peu à l'image de l'érudit sous la Restauration. Michel se

travestit en *truand* lors du carnaval romantique organisé à Paris par le même Dumas, le 30 mars 1833.

Est-ce à dire que le jeune homme était un combattant de la nouvelle théorie ? Non, il n'en reprenait souvent que les aspects les plus folkloriques, il s'était « imposé la loi de n'être d'aucune société littéraire » (à Péricaud, mars 1832). Mais ses tout premiers ouvrages purent apparaître comme des contributions au mouvement des idées en vogue, en tout cas rappelaient beaucoup les conceptions littéraires de Charles Nodier. Trois livres de 1830 sont à considérer comme des sortes de manifestes.

Son *Rabelais analysé*, chez Barba, est un simple recueil d'explications de gravures. La Notice a quelque accents qui ne pouvaient déplaire au conteur de l' Arsenal. Michel dénonce le côté superficiel de la réputation de Rabelais, qu'il présente comme un homme de génie, grave, « jetant un regard d'aigle sur les choses ». Avec beaucoup plus de développement et de style, Nodier avait de même exalté la philosophie rabelaisienne. Mais il n'avait pas encore insisté autant sur l'aspect philologique. Là-dessus, Francisque Michel semble le précéder : « nous ferons seulement cette remarque neuve et curieuse, que par de longues et consciencieuses recherches, nous nous sommes assurés que le livre de Rabelais, en contenant les mots de tous les patois alors en usage en France, contient aussi tous les mots de la langue française d'alors, d'où il résulte qu'un bon glossaire de Rabelais serait le plus parfait monument de la langue française de son temps ». Nodier s'est-il inspiré de ces propos lorsqu'il écrit dans un article du 10 février 1835 : « Rabelais attend un nouvel éditeur, et ne demande qu'un bon glossaire » ? Et dans sa *Notice sur Gil Blas* de la même année : « Pour ne parler que de la langue française, je pose en fait que de bons *index* de mots et de locutions, attachés à Rabelais et au *Gil Blas* [...] tiendraient amplement lieu de tout autre Dictionnaire ». L'idée originale que Michel réclamait en 1830 par sa « remarque neuve et curieuse », Nodier se l'accorde cinq ans plus tard mais surtout appliquée à l'œuvre de Lesage, au « monument de la langue » qu'est *Gil Blas*, dans lequel ne manque aucune forme de langage de l'époque : « ce fait singulier n'avait jamais été exprimé avant moi »...

Dans sa Notice bibliographique de la *Chronique de Du Guesclin* publiée vers mars 1830, Michel se réjouit de voir que la littérature française, « libre du cercle étroit où les pédants l'avaient emprisonnée si longtemps, a pris son vol vers sa source, pour y retremper son langage ». Il faut donc se replonger dans ces chroniques des capitaines du Moyen Âge, écrites par des contemporains ; elles sont des « chefs-d'œuvre par

cela même que l'auteur, en les faisant, n'a pas pensé à faire de chef-d'œuvre ». C'est le thème nodiérien du génie de la littérature populaire ou bourgeoise opposé au pédantisme classique ou académique.

Enfin les Préliminaires de son petit *Choix de poésies orientales*, en librairie au mois de juillet 1830, sont un remarquable plaidoyer pour le *romantisme*, sans jamais prononcer le mot. « Ce qui distingue surtout notre époque, c'est une ardeur d'investigation portée dans toutes les branches des connaissances humaines ». Francisque revendique à la fois orientalisme et médiévisme, allie les auteurs exotiques et les vieux auteurs *françois*, qui souffraient jadis d'une commune réprobation. Les hommes du XIX<sup>e</sup> siècle « ont tourné un œil curieux et scrutateur vers nos vieilles richesses littéraires qui dormaient depuis si long-temps dans la poussière des bibliothèques et n'étaient connues que d'un petit nombre de savants, dont les élucubrations imprimées prenaient le titre de bouquins ». Il n'est pas étonnant de lire cela dans un livre de la « Bibliothèque choisie ». Pour cette collection de jolis in-dix-huit que dirigeait l'ultraroyaliste Laurentie, admirateur de Nodier, celui-ci n'a participé à deux volumes que par complaisance, tandis que Michel en a réalisé trois : la *Chronique de Du Guesclin*, le *Choix de poésies orientales* et *l'Histoire de saint Loys* du sire de Joinville quelques mois plus tard. C'est dire la confiance que l'entourage du maître de l'Arsenal accordait à la science littéraire du jeune homme.

Si Michel a pu bénéficier momentanément d'une grande complicité avec le bibliothécaire, c'est parce qu'il s'est fait connaître tout de suite comme l'un des promoteurs de cette bibliomanie à connotation médiévale qui était la marque particulière de leur romantisme à tous deux. Nodier a gardé une curieuse lettre, certainement pas postérieure à l'automne 1829, où l'amusant pastiche du vieux langage suppose une familiarité ludique entre les deux hommes :

A Noble, debonnaire et Docte personne Charles Nodier cleric en la librairie du Roy sise a l'Arsenal, François Michel de Lyon Jeune Escholier red très humble salut.

Très honoré Sire

Souventes fois ay fait pelerinaige a vostre logis, cuydant vous y veoir, a celle fin que il vous pleust m'octroyer ayde et advis pour la neufve edicion des moult gentilles *chançons de raoul sire de Coucy*, ains estiez touiours occupé a lucubrer et composer plaisanctes et delectables œuvres. Donc, il appert estre mieulx que le vous dise par escript, mainte chose necessaire.

Le veulx faire a l'usaige des clercs une Bonne edicion des melliflues œuvres de poësie de raoul sire de Coucy, en y adioustant une notice habundante en choses et faicts et en decidant les questions que le feu s<sup>r</sup> Delaborde debat

longuement. Et sur ce, vous pry humblement, mon très honoré sire, que veuillez la composer, vous qui avez accoustumé de si bien parfaire icelles. Comme point n'ay entrepris cette œuvre pour en avoir prouffit, ains honneur et Los, Le livre ne sera tiré qu'à 100 ex.

Vous pry me dire si, les feriez durant, pourray lucubrer en la librairie du roy a l'arsenal a celle fin de veoir manuscrits et aultres livres pour parfaire mon œuvre, et

Pour elever excellent Edifice  
qui sera fait de plus grant artifice.

Sur ce, très honoré sire, le pry Monseigneur Jhesucrist qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde. Amen.

F. Michel.

Abusive, de la part d'un *escholier*, cette demande de consultation pendant la fermeture ! Mais ce n'est pas l'audace d'un inconnu. Il n'aurait pas parlé de Jean-Baptiste de La Borde, auteur de *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy* (1781), s'il n'avait vu ce livre chez Nodier (vente de 1844, n° 1195 ; sa possession est vraisemblable en 1829). Celui-ci n'était pourtant pas savant au point d'écrire un essai sur le véritable auteur des *Chansons*. L'invitation flatteuse de Michel ne visait qu'à obtenir le patronage du bibliophile dans sa page de titre. Nodier a-t-il donné son accord de principe ou Michel lui a-t-il un peu forcé la main ? Toujours est-il qu'un catalogue de l'imprimeur éditeur Crapelet, qui avait publié déjà *L'histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, annonce un livre tout aussi luxueux à paraître en janvier 1830 : « *Chansons du châtelain de Coucy* [...] par M. Francisque Michel ; précédées d'un Essai sur la vie et les chansons du châtelain de Coucy, par Ch. Nodier [...], enrichi d'armoiries, de lettres ornées, de fleurons dessinés par M. le baron Taylor et gravés par Thompson ». Le résultat se fit attendre, les noms de Nodier et de Taylor disparaîtront ; il n'empêche que le téméraire écolier réussit à faire éditer par Techener son premier vrai livre de bibliophile, imprimé par Crapelet à 120 exemplaires, signalé le 25 septembre 1830 dans la *Bibliographie de la France*. Il dédie à sa ville de Lyon ce bel ouvrage orné de bois gravés, dont il a rédigé tout l'appareil critique et auquel s'ajoutent les partitions musicales de Perne.

Bien que Nodier n'ait pas participé à l'œuvre, n'a-t-il pas du moins introduit l'auteur auprès des imprimeurs et libraires spécialisés dans ce genre de littérature ? On est tenté de le penser quand on voit toutes ces éditions de Michel réalisées par les Crapelet, les Pinard, les Techener, les Silvestre. Avec ces maîtres du livre, relations fréquentes et respectées du bibliothécaire, l'écrivain de 21 ans travaillait sans aucun com-

plexe d'infériorité. Pour ce qui est de Georges Crapelet, qui se mêlait d'érudition médiévale, Michel le jugeait « d'une lourde ignorance et d'une niaiserie élevée à la troisième puissance » (à Péricaud, septembre 1831). En revanche, il avait une grande estime pour l'imprimeur fondateur Jean Pinard, il possédait son *Temple de Gnide* in-folio que Nodier avait préfacé en 1824. Quant au libraire Jacques-Joseph Techener, inséparable du bibliothécaire de l' Arsenal, Michel commençait avec lui en 1831 un recueil de farces et moralités tirées à 65 exemplaires. Mais c'est à l'éditeur Louis-Catherine Silvestre qu'il fut le plus fidèle ; cet « homme de bien, large et fabricant avec un soin inouï » (lettre à Gervais de La Rue du 7 février 1832) produisit les nombreuses plaquettes de Francisque Michel, à la typographie sobre et impeccable, qui alimentèrent la bibliomanie médiévale des confrères de Nodier.

Celui-ci a tout de même fait plus que de le recommander, il s'est finalement compromis avec lui dans une publication bibliophilique, bien que tout montre qu'il s'agissait de sa part d'une collaboration sans enthousiasme. Le 26 novembre 1830, Michel annonce à Péricaud l'envoi prochain de son petit livre, « imprimé en gothique avec des initiales rehaussées d'or et de couleurs, avec des miniatures et des vignettes, et relié en velours à dessins ». Ce sont les *Chroniques françaises de Jacques Gondar cleric*, issues des presses de Firmin Didot pour le compte du libraire Louis Janet. Charmant livre d'étrennes, dont les dessins rappellent un peu les bondieuseries de missel ou les poses du genre troubadour. L'absence de date de parution a été la cause d'une petite énigme bibliographique, puisque le titre n'apparaît que le 27 août 1836 dans la *Bibliographie de la France*. Une solution nous est apportée par les deux exemplaires de la bibliothèque de Lyon : le premier, offert par l'auteur le 17 janvier 1831 à sa ville natale, est en belles couleurs sous une reliure muette (cote 357191) et non relié en velours comme les exemplaires de l' Arsenal ; l'autre est tout en noir et blanc, sauf quelques lignes rouges de la page de titre, dans un cartonnage d'éditeur également rouge (cote 357192). Louis Janet n'avait peut-être pas fait le dépôt légal pour les premiers exemplaires parus à l'hiver 1830-1831, les plus précieux, avec des reliures différentes selon les goûts des bibliophiles. Vu les frais de fabrication, il a dû lancer beaucoup plus tard l'ouvrage courant dans le commerce.

Les textes sont exactement les mêmes dans les deux versions : de fausses chroniques médiévales d'un auteur imaginaire présentées en caractère gothique à la mode, puis des « Notes et éclaircissements » de Michel composés en didot, enfin une fausse postface de Nodier, en didot mais avec son orthographe non académique et une pagination

autonome de 1 à 45. N'oublions pas la musique en appendice, composée par une jeune fille, pour la *Chanson de Blondiaux*.

Il est évident que Jacques Gondar n'est autre que Francisque Michel. Tout en pastichant les tournures des chroniqueurs, les imprécations contre les Albigeois, il raconte de faibles histoires héroïco-fantastiques d'inspiration plus moderne, situées parfois dans le Mâconnais de son enfance. Le commentaire fait usage d'abord d'une facile supercherie, peu érudite, sur la découverte du manuscrit « dans un lot de vieux parchemins et de livres de rebut », cite quelques vers du prétendu copiste dont deux figuraient, à peine différents, dans la lettre à Nodier (« Sire, vous prie, et les autres lecteurs, / Que vous soyez gracieux correcteurs, / Pour elever ung meilleur edifice, / Qui sera fait de plus grant artifice ») et donne libre cours à quelques élucubrations philologiques.

L'intérêt principal du livre est sans conteste dans le morceau de Nodier, *Recherches sur le style et particulièrement sur celui des chroniques*, l'une de ses plus belles dissertations poétiques sur le langage. Pourquoi cette admirable prose accompagne-t-elle un médiocre pastiche, avec lequel elle n'a aucun rapport et qu'elle ne mentionne jamais ? De toute évidence, Nodier n'avait pas écrit les *Recherches* pour ce livre ; le fait qu'elles aient leur propre pagination prouve que le typographe les a composées séparément et jointes *in extremis*. Le libraire Louis Janet a donné dès l'abord une autre diffusion à ce texte en l'insérant dans son petit recueil nommé *Album littéraire*, en janvier 1831, sous le titre « Du style et surtout de celui des chroniques ». Puis *La France littéraire* le réimprime en février 1832 avec le titre original et la référence : « extrait des Chroniques de Jacques Gondard ». Nous connaissons aussi une réimpression dans la *Revue universelle* de La Haye. Or, la véritable destination des *Recherches* était de faire partie du grand article *Langue française* de Nodier publié vers 1836 dans le *Dictionnaire de la conversation* (tome 28, FRANCE, p. 195-211) – article dont le deuxième chapitre, « Ses progrès et ses vicissitudes », est la copie, à quelques variantes près, du texte de 1830...

Cependant, ne pourrait-on pas justifier de quelque façon le voisinage du styliste et du littérateur néophyte ?... Dans la Notice de la *Chronique de Du Guesclin* (p. 18), Michel faisait allusion à un manuscrit autrefois possédé par Nodier – preuve qu'ils avaient abordé le sujet des chroniques dans leurs conversations. Mais en comparant dans le détail cette Notice avec les *Recherches sur le style*, on trouve plus que des analogies d'idées. Francisque Michel soulignait chez les chroniqueurs l'effet pittoresque des pléonasmes et redondances, qui les ont

fait « appeler *Barbares* par les partisans de l'euphuïsme académique ». *Euphuïsme académique*, c'est précisément l'expression employée par Nodier dans les *Recherches* : « cet euphuïsme académique qu'on appelloit le beau style » au xvii<sup>e</sup> siècle. Notons que l'adjectif « académique » est remplacé par « maniéré » dans la version de 1836, l'auteur faisant alors partie des Immortels. Par ailleurs, Michel parlait de « chefs-d'œuvre de prud'homme sérieuse, de grâce et de naïveté », avant que Nodier n'écrive : « On admira dans Comines cette prud'homie sérieuse et douce ».

Lequel a *volé* les mots de l'autre ? Certes, il est toujours possible que l'apprenti ait trop bien retenu des paroles fugitives lancées par le maître dans le salon de l'Arsenal, il était capable de prendre à son compte les idées d'autrui avant qu'elles ne fussent exprimées publiquement. Mais l'inverse est encore plus vraisemblable : Nodier, sans en avoir toujours bien conscience, pouvait s'emparer d'une formule ou d'une découverte d'un auteur médiocre et en faire le point de départ d'un ingénieux développement dont lui seul avait le secret. On ne s'en plaindra pas ici. Ce qui compte pour nous, c'est l'échange entre les deux hommes, leur parfaite identité de vues sur le genre littéraire des chroniques ; tous deux en avaient puisé le goût chez l'historien des croisades Joseph Michaud.

Après ce travail, un esprit de véritable collaboration érudite semblait devoir s'installer puisque l'ancien écolier de Lyon écrit à Péricaud, le 26 novembre 1830 : « Je viens de contracter par acte signé et timbré, avec MM. de Monmerqué, Ch. Nodier et Paris un engagement en vertu duquel nous ferons paroître chez Crapelet, je crois, une *Bibliothèque inédite du Moyen âge, historique et littéraire*. Je suis plein de joie d'être associé, moi jeune homme de 22 ans, avec de pareils hommes ». De ce contrat, nulle trace, et ce projet à quatre n'eut pas de suite. Il n'était pourtant pas aussi délirant que celui annoncé le 4 décembre : « Je pense passer par Lyon au printemps, en cas que j'aille en Égypte et en Syrie avec M<sup>r</sup> Taylor et Ch. Nodier ». Que de tels voyages ou entreprises chimériques aient été envisagés dans l'échauffement de la conversation à l'Arsenal, rien n'interdit de l'imaginer ; seulement, un peu plus d'expérience eût permis à Michel de se méfier des conversations de salon et de ne pas agir en compagnon indispensable, introduit dans le cercle des élus.

C'est probablement cette attitude suffisante qui le perdra aux yeux de Nodier dans le courant de l'année 1831. Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé entre eux, le nouveau cherchait à se servir de l'ancien pour l'appuyer dans ses activités, et il avait du goût pour la médisance. Le 3 décembre 1831, Nodier se plaint à Lamartine

de « certaines manœuvres » dont un « artisan de mauvaise parole » avait usé pour le brouiller avec l'auteur des *Méditations*. Il s'explique le 12 décembre : « L'homme dont j'avois crainit les disgracieux offices est un petit Francisque Michel que je vous ai adressé autrefois et qui se recommande par une forte et rare instruction, mais qui s'est fait congédier de trois ou quatre maisons de ma connoissance pour ses bavarderies. Je lui en fais maintenant amende honorable ». Si Nodier reconnaît l'avoir injustement accusé, c'est qu'il dut apprendre que le jeune homme était à ce moment précis dans un état qui méritait l'indulgence. Le bibliophile Monmerqué informe Péricaud, le 18 décembre, que Michel est « malade depuis plus d'un mois d'une manière assez inquiétante. Je crains que sa poitrine ne soit menacée, et que l'excès du travail auquel il se livroit n'aggrave encore sa maladie ». En fait, cette maladie sérieuse était la *goutte*, « un mal affreux qui fera le désespoir de ma vie », dit-il à Charles Weiss, le 16 janvier 1832. Il passa deux mois et demi à la maison royale de santé du faubourg Saint-Denis (lettre à Gervais de La Rue, 7 février).

Il dut y avoir toutefois, entre Nodier et Michel, une autre cause de refroidissement, un livre précieux du bibliomane, par exemple, prêté à contrecœur et non rendu assez tôt. Michel était si soucieux de garder de bonnes relations avec le charmant écrivain, l'un de ses premiers inspireurs en romantisme et en érudition, qu'il lui fit l'hommage discret d'une courte nouvelle pour se faire pardonner. Cela s'intitule *Les derniers moments*. Si ce récit à clefs, signé F. M., paru dans *L'Artiste* de mai 1832, n'avait pas été entièrement écrit à l'intention du célèbre bibliomane, nous n'aurions pas décidé de le reproduire ici intégralement. Ce sera l'occasion pour le lecteur de découvrir la vivacité du style de Michel.

### Les derniers moments

Vous tous, qui m'appellez votre ami, qui me serrez la main avec cordialité, vous qui m'invitez avec un sourire gracieux et bienveillant à prendre place à votre table, à votre foyer, savez-vous qui je suis ? dites, le savez-vous ? Auriez-vous jamais pu croire que j'ai donné la mort à un homme, à un vieillard qui m'aimait comme un père et me prodiguait des services et de douces paroles ? Eh bien ! ce crime, je l'ai commis.

Et cependant, cet homme, je ne l'ai pas tué en duel ; car, je vous le répète, il avait les cheveux blancs, et de plus un caractère doux et paisible. Je ne l'ai pas tué en juillet, car il n'était ni gendarme, ni garde royal. Je ne l'ai pas tué dans une émeute ; car lorsque l'émeute bouillait dans la rue, nous nous renfermions tous deux soigneusement dans nos logis. D'ailleurs je ne faisais pas partie de la garde nationale, et lui, le digne homme, il n'était enragé que de bouquins.

Un soir, je vins le voir. Je comptais le trouver, comme à son ordinaire, en extase devant quelque édition du quinzième siècle, comme le *Virgile* imprimé à Rome, in-folio, par Sweynhem et Pannartz, en 1469 ; comme le *Lucain* sorti des mêmes presses à la même époque, ou enfin devant quelque Elzevier non rogné. Le pauvre cher homme ! il était malade, mais malade à garder le lit. On me conduisit dans sa chambre à coucher :

– Comment ! vous, dans cet état ? que vous est-il donc arrivé ?

– Rien, presque rien, mon bon ami, me répondit-il en me tendant une main ardente de fièvre. Faible et asthmatique comme vous me savez, je suis allé hier voir mon vieil ami Van-Praet à la Bibliothèque royale, et là depuis dix heures jusqu'à quatre, je me suis échiné à collationner mon édition des *Chroniques de Saint-Denys*, Paris, Pasquier Bonhomme, 1476, 3 vol. in-folio, gothique, sur l'exemplaire qu'on en conserve dans cet établissement. Le mien est infiniment plus beau, ajouta-t-il en laissant éclater une joie d'enfant. Mais vous, je vois avec plaisir que vous êtes en bonne santé ; vous êtes frais et d'une aussi belle conservation que mon *Eutrope*, Rome (George Laver), 1471, in-folio. Eh bien ! que me direz-vous de neuf ? êtes-vous allé hier à la vente chez Silvestre ? Combien a été vendu le *Champion des dames*, par Martin Franc, Paris, Galiot du Pré, 1530, in-8°, maroquin violet, lettres rondes.

– Soixante-quinze francs, lui répondis-je.

– Je m'en étais douté. Et quand on pense que ce même exemplaire, inscrit au catalogue de La Vallière au numéro 2795, n'a été vendu dans le temps que vingt-cinq livres dix-neuf sous ! Voilà cependant comme d'un siècle à un autre les livres triplent de valeur. Comment va M. R...

– Il est mort hier soir, lui répondis-je.

– Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous ? J'en suis vraiment désolé ; car c'était un excellent homme, et de plus il connaissait très-bien les vieux livres. Alons ! voilà encore une bibliothèque à vendre. Je pourrai donc enfin me procurer le *Cymbalum Mundi*, de Bonav. Desperriers, Paris, Jehan Morin, 1537, que je cherche depuis dix ans, et dont un magnifique exemplaire est en sa possession, après avoir successivement figuré dans le cabinet de Gaignat à la vente duquel il monta jusqu'à 350 livres, et dans celui du duc de La Vallière, d'où il passa entre les mains de Tilliard au prix de 120 livres.

Et le vieux bibliomane fixait sur moi ses yeux étincelants de joie.

– À propos du *Cymbalum Mundi*, lui dis-je, vous savez que notre savant ami M. Éloi Johanneau va en donner, chez Silvestre, une nouvelle édition augmentée d'une clef inédite et d'un commentaire *Variorum*. Comme je l'aide dans ce travail, je vous prie de me rendre un service.

– Tout ce que vous voudrez, me répondit-il affectueusement.

– Voici ce que c'est. Vous seul possédez l'édition de ce livre imprimée à Lyon par Benoît Bonnyn, 1538, petit in-8°, gothique ; pourriez-vous me le confier pendant trois jours pour en faire la collation ? J'en aurai tout le soin que vous pouvez vous imaginer.

J'attendais une réponse ; mais pas un seul mot. Le visage du vieillard se renfroga et pâlit d'une manière effrayante, ses lèvres se serrèrent comme pour opposer une digue aux flots de mauvaise humeur que ma demande indiscrete venait de soulever chez lui, et ses yeux révélèrent encore plus la lutte morale qui bouleversait tout son être. Effrayé, j'allais sonner, lorsqu'il me retint la main :

– Mon ami, ce n'est rien, me dit-il. À tout autre j'aurais répondu par un refus formel ; mais vous, c'est différent. Je ne puis rien vous refuser. Prenez le livre en question dans ma bibliothèque fermée, le troisième à droite sur la seconde tablette, enveloppez-le soigneusement dans du papier Joseph, à cause de la reliure, chef-d'œuvre de Deseuil, et rapportez-le moi au jour indiqué.

Je le remerciai énergiquement ; car je sentais toute l'étendue du sacrifice qu'il me faisait et que j'avais demandé seulement par manière d'acquit, sans nul espoir de succès.

Le lendemain matin je me mis à l'œuvre ; et voilà pendant que je collationnais, portant alternativement mes yeux du précieux bouquin ouvert à demi, à ma copie, mon chat (maudite bête !) sauta sur mon bureau et posa précisément sur le bijou bibliographique sa patte souillée de je ne sais quoi. Que ne la posait-il sur toute autre chose, le misérable ! sur un mien livre, sur mon visage : je n'aurais eu qu'un médiocre chagrin. Il avait couvert le feuillet 2 d'une tache indélébile. Égaré, frissonnant de terreur, je lançai, d'un coup de poing, l'animal par la fenêtre ouverte, et, par une vieille habitude d'écolier, j'essayais le feuillet avec ma langue, lorsqu'on frappa à ma porte. C'était le domestique de mon ami le bibliomane : il m'apportait une lettre ainsi conçue : « Mon cher Francisque, il y a un double mot latin qui commence aussi par un *c* et un *m*, et qui me donne bien plus de souci que le *cholera-morbus*. C'est le *Cymbalum Mundi* que vous m'avez emprunté hier soir. Au nom de Dieu ! renvoyez-le moi ; car je vous avoue dans la sincérité de mon cœur que, depuis que je sais mon livre hors de chez moi, ma santé va de mal en pire. Prenez pitié de ma faiblesse de bibliomane, et venez toujours me voir quand vous aurez un moment. »

Cette lettre acheva de me perdre la tête, je rentrai dans mon cabinet, et, d'une main sacrilège, j'arrachai le feuillet contaminé, puis je rendis le livre au valet. Je me proposais de réparer cette perte par le don d'un livre non moins précieux, quand mon ami serait en état d'apprendre son malheur. Hélas ! il le sut trop tôt.

Le même soir, j'allais chez lui pour m'informer des nouvelles de sa santé ; le malheureux vieillard était à l'agonie. Quand il me vit entrer, il se souleva sur son lit en cherchant à me parler ; mais il retomba muet en détournant la tête, et en me montrant du doigt la place où le feuillet manquait dans le *Cymbalum Mundi* qu'il avait alors tout ouvert sur ses genoux. À son chevet, à son côté, à ses pieds pleuraient ses deux filles et sa vieille femme qu'il avait épousée, pauvre, laide et sans instruction, uniquement parce qu'elle se nommait Jeanne Guttemberg, et qu'elle était de Mayence.

Le curé avait été appelé, il vint. D'une main il tenait son livre de prières doré sur tranche, et de l'autre il s'appuyait sur l'oreiller du moribond, pour lui adresser à voix basse des paroles de paix. Le bibliomane restait immobile ; mais bientôt il se retourna avec peine, étendit sa main défaillante vers le livre du prêtre, l'ouvrit, et en examina curieusement le titre d'un œil déjà vitré ; puis sa main s'écarta, et il poussa un faible soupir. Le curé lui tâta le pouls... Il était mort.

Les bouquinistes, les relieurs, sa femme et ses enfants le pleurèrent beaucoup ; et moi encore plus que les autres.

F. M.

Tout amateur de Nodier a reconnu là un pastiche sans voiles du récit *Le Bibliomane* paru vers octobre 1831. Le jeu sur les automatismes bibliographiques du personnage, qui ne peut parler d'un bouquin sans en décliner l'identité complète, son caractère obsessionnel ramenant tout aux livres, se consolant de la mort d'un ami par sa vente, son brusque changement de couleur quand sa passion est mise à l'épreuve, la présence du curé avec son livre doré sur tranche qui trompe l'œil affaibli du bibliomane, les bouquinistes et relieurs qui pleurent le vieillard, tout cela évoque les derniers instants de Théodore, suivi à ses funérailles par un convoi de « maroquiniers éplorés ».

Mais au-delà de cette imitation, l'anecdote du *Cymbalum Mundi* de Bonaventure Despériers nous en dit plus. Le monomane, au lieu de s'intéresser au sens philosophique de l'œuvre, convoite l'introuvable édition originale de 1537, que posséderait le personnage désigné sous la lettre R... Or, en 1832, on avait perdu toute trace de cette édition. Aujourd'hui, le seul exemplaire connu dans le monde est celui de la bibliothèque de Versailles. Il paraît douteux que Michel ait réussi à localiser le propriétaire de ce livre mythique : son R... ne doit correspondre à personne, à moins qu'il ne s'agisse de Raynouard, qu'il ferait mourir quatre ans plus tôt.

Tout n'est pas aussi gratuit dans la nouvelle, puisque la rarissime deuxième édition de 1538 faisait bel et bien partie de la collection du bibliothécaire de l' Arsenal (voir le catalogue de 1844, n° 1101, vendu 401 francs ; celui de 1827 n'en contient qu'une copie figurée) – ce qui force à dire que le modèle du vieillard décrit par Michel, malgré toutes les fantaisies destinées à brouiller les pistes, ne peut être que Nodier. La preuve irréfutable nous est fournie par la lettre insérée dans la fiction, lettre qui reprend presque mot pour mot les phrases (soulignées par nous) d'un billet de Nodier adressé à Michel le 31 mars 1832 :

« Vous êtes un enfant, mon cher Michel. Je n'ai eu sur votre compte aucun mécontentement [belle marque d'hypocrisie, ou d'inconséquence], mais *je vous avoue dans la sincérité de mon cœur que depuis trois nuits je ne dormois plus. Prenez pitié de ma foiblesse de bibliomane, et venez me voir. S'il reste quelque travail à faire sur le petit livre, je le ferai volontiers pour vous* ».

La lettre fictive renforce la familiarité des rapports par l'usage du prénom, « mon cher Francisque », au lieu de « mon cher Michel » ; le narrateur imagine avec le vieillard, qui ne prête ses livres qu'à lui, des liens aussi intimes qu'il les aurait sans doute voulus avec l'homme de l' Arsenal, des liens de père à fils.

Le « petit livre » prêté à un « enfant » serait-il donc le *Cymbalum* de 1538, c'est-à-dire l'exemplaire de Nodier conservé aujourd'hui au musée Condé de Chantilly ? Tout permet de le croire, malgré l'imprécision du billet, car la plupart des détails de la nouvelle sont authentiques. Michel travaillait effectivement sur l'auteur du *xvi<sup>e</sup>* siècle ; le 28 mars, il empruntait à la bibliothèque de l' Arsenal ses *Contes ou nouvelles et joyeux devis* dans une édition de Cologne, 1711. Et il faisait ces recherches pour aider l'érudit Éloi Johanneau, comme sa correspondance en fait foi. Éloi Johanneau ? Vieil excentrique sans envergure littéraire, toujours à l'affût de miettes philologiques, découvreur d'une clef du *Cymbalum Mundi* dont il était très satisfait. Dès 1829, il en avait informé son « ami » Nodier, auquel il demandait le 27 mars et plus tard de lui trouver un éditeur, Delangle, puis Crapelet. Négligence de Nodier ou insuffisance de préparation de Johanneau, rien n'aboutit. Le récit qu'on vient de lire nous apprend maintenant que Francisque avait dû convaincre Silvestre de publier la trouvaille. Là encore, Johanneau n'arriva sans doute pas à mettre son manuscrit au point, et sa découverte fut condamnée à rester dans l'obscurité, jusqu'à ce que Nodier se l'approprie en 1839 dans son article « Bonaventure Despériers » de la *Revue des Deux Mondes* (1<sup>er</sup> novembre). Curieuse affaire, que Jacques-Remi Dahan a exposée avec des documents accusateurs (voir son édition de Charles Nodier, *Études sur le seizième siècle...*, Plein Chant, 2004, p. 412-415). Connaissant la victime du larcin, la confusion de son esprit, nous aurions tendance à ne pas trop en vouloir à Nodier, qui exploitait toujours mieux les idées originales des autres. En tout cas, on sait dorénavant que cette histoire ne se joua pas entre Johanneau et Nodier seuls, et qu'il faut faire intervenir un troisième acteur, un autre amateur de clefs (ou *clidophile*, comme dirait Johanneau), Francisque Michel, habitué à ce genre de recherches depuis son travail sur Rabelais.

Faut-il pour autant voir autre chose que de la fiction dans l'incident qu'il raconte sur le livre prêté ? Aurait-il commis quelque mutilation sacrilège ? Nous ne le croyons pas. Arracher un feuillet contaminé, ce serait faire tout ce qui est interdit à un bibliophile soigneux. Francisque Michel s'invente un crime pour se faire pardonner une faute qu'on ignore (et qui a peut-être nui, par la même occasion, au sort d'Éloi Johanneau...). Espérons aussi qu'il affabule quand il déclare avoir jeté son chat par la fenêtre.

*Les derniers moments* nous paraissent une œuvre estimable parce qu'elle mélange le vécu et la fantaisie dans un style alerte. Plût au ciel que l'auteur eût persévéré dans cette voie au lieu de se lancer dans la fiction pure, pour laquelle il n'avait aucun don ! Ses autres tentatives

littéraires le classent parmi les écrivains frénétiques de seconde zone. Le livre dont il espérait quelque succès commercial est formé de deux ébauches de romans sur le XIII<sup>e</sup> siècle, *Job ou les pastoureaux* et *Audefroile-Bâtard*. Édité médiocrement par Vimont en mars 1832, l'ouvrage a au moins, outre les deux illustrations, une remarquable particularité typographique, c'est la dédicace. Dans une architecture probablement calculée par l'auteur, elle comprend les noms de tous les « amis » littéraires de Michel : des érudits (Breghot du Lut, Ferdinand Denis, Johanneau, les frères Lacroix, Monmerqué, Paulin Paris, Péricaud, Raynouard, Guérard...) mélangés avec des romantiques non négligeables (Alexandre Dumas, le Nerval qui s'appelle encore Gérard Labrunie, Nodier, le baron Taylor, auquel il offrit un exemplaire spécial, les peintres Gigoux, Tony Johannot, Laviro, Triquetti).

Dès le début de *Job*, on voit qu'on a affaire à un érudit fourvoyé dans le roman, puisque les soixante et onze premières pages sont consacrées à des citations de sources exhaustives sur cet étrange mouvement social que fut celui des pastoureaux en 1251. C'est du savoir livresque plaqué lourdement, et non pas intégré au récit. Quant à l'histoire elle-même, Michel est incapable de la mener à bien. Par facilité, il utilise la structure du récit à tiroirs ; pour cacher un manque d'inspiration, il affirme au lecteur avoir égaré une partie de son manuscrit. Il croit pouvoir compenser son inaptitude narrative par une complaisance dans la cruauté ou l'incongruité des événements. Les horribles scènes du bourreau dans *Job* et du suicide public d'Audefroile-Bâtard sont d'un adolescent qui a voulu choquer le bourgeois. La couverture annonçait deux autres romans « sous presse » situés encore au XIII<sup>e</sup> siècle : *Les bougres* et *Le roi Adam*, avec vignettes. Il n'eut pas le loisir, Dieu merci, de s'en occuper.

Il commit tout de même plusieurs nouvelles, à caractère historique, fantastique ou contemporain, avec toujours autant d'extravagance. Citons *Le lit nuptial* (dans *Le Cabinet de lecture* du 29 avril 1832), histoire de la passion d'un militaire infidèle, qui tente de violer sa bien-aimée devenue religieuse, atteinte d'un cancer, tous deux finissant à la morgue ; *La vivandière* (paru dans les *Contes de toutes les couleurs* en 1833), où l'on assiste à un combat de cuirassiers et de forgerons dans une taverne.

Tout cela n'apportait pas grand-chose au mouvement littéraire. Par contre, Francisque Michel avait de belles dispositions pour la critique, qu'elle fût érudite ou subjective. Il savait parler de ce qu'il connaissait ou de ce qu'il enthousiasmait.

La critique érudite, c'est par exemple une recension parue dans *Le Cabinet de lecture* du 9 juin 1832 sur *Li romans de Berte aux grans piés*

publié par son ami Paulin Paris. Dès les premières lignes, il prend ses distances avec le faux Moyen Âge à la mode représenté par les tout nouveaux romans du vicomte d'Arincourt et de Roger de Beauvoir, pas assez érudits à son goût. Mais un journaliste venait de le classer lui-même, avec Balzac, le Bibliophile Jacob et Cordellier Delanoue, parmi « les ravaudeurs de vieux chiffons gothiques » (*L'Européen*, 5 mai 1832). Peut-être sensible à ce reproche, il se replongea dans ses études sérieuses. Sa critique, remarquée par Michelet, de l'édition de Paulin Paris est en grande partie consacrée à des détails philologiques pour spécialistes. Il faut toutefois faire une réserve sur l'acuité de sa lecture puisque les fautes de cette édition lui avaient été signalées par l'abbé Gervais de La Rue, dont il reprit les remarques sans le citer. Il concluait par un plaidoyer de portée plus générale : « le gouvernement, qui ouvre l'Imprimerie Royale à des ouvrages sur l'Égypte, la Grèce, la vieille Italie et l'Orient [...] refuse de tendre sa main puissante à notre vieille littérature, qui avec un peu d'aide se relèverait de son tombeau, dont quelques pieux efforts ont déjà soulevé la pierre. » L'incurie gouvernementale pour les vieux textes français, la préférence officielle pour un exotisme pédantesque sont aussi des arguments fréquents chez Nodier.

La manière de Nodier, justement, celle de la critique laudative, du « feuilleton admiratif », Michel montra qu'il en était aussi capable. Nous en avons un remarquable exemple dans l'article sur les *Contes de l'Alhambra* de Washington Irving (*Le Cabinet de lecture*, 14 juillet 1832), dont nous citerons le début enflammé :

« Dites, ne sentez-vous pas, comme moi, que la vie que nous menons à Paris, à Lyon, dans les villes enfin où les progrès de la civilisation ont usé les hommes comme les passants le pavé des chemins, que cette vie est factice et pesante ; car la moitié du temps elle coule fétide et fangeuse comme le ruisseau de la rue, et pendant toute l'autre moitié, elle croupit dans les cloaques que nous sommes convenus d'appeler des maisons. Autour de nous un air rare, humide et chargé de miasmes délétères, du bruit et des grincements de roues sur le grès ; des hommes dont le costume sans caractère est le même pour le deuil et les fêtes ; des mendiants coudoyant des banquiers ; des aveugles, des boiteux, des manchots, et des orgues qu'on ne paye que pour qu'ils se taisent et cessent de nous déchirer le tympan ; sur nos têtes un soleil presque toujours endormi, ou un ciel noir, terne, plombé, surbaissé comme une voûte de prison ; et puis à l'intérieur, les soucis d'aujourd'hui et du lendemain, l'ambition, et les mille et une passions que les hommes ne semblent gagner que par leur rapprochement.

« Oh, l'Orient ! l'Orient ! c'est là que l'homme primitif est dans la véritable patrie. Au désert (c'est de cet Orient que je veux parler) il respire en liberté un air pur et vivifiant, il n'a pour sa pensée et pour ses courses aventureuses que les bornes de l'immensité. »

Jusqu'à la fin de l'article, la plume se laisse entraîner par ce lyrisme, d'autant plus échevelé que l'auteur joue avec ses illusions sur le mirage oriental. Cela ne pouvait être écrit que par un digne frère des romantiques (aussi imprégné d'un Orient de rêve que Michel le Charpentier, qui a exactement le même âge au début de *La Fée aux miettes* !). Hélas, la sèche science et les soucis de carrière mettront un terme à tout ce qui méritait d'être sauvé dans son talent d'écrivain. À son retour de Londres, il avait perdu toutes relations avec les journaux et revues à la mode. Il n'était plus qu'un érudit, détesté par beaucoup mais admis par ses pairs.

Charles Nodier ne pouvait plus éviter de le reconnaître publiquement. Le 10 février 1835, son article du *Temps* prend la défense des jeunes investigateurs qui se penchent sur les *incunables* de notre langage. À chaque membre de « cet essaim studieux », il accorde un bref commentaire. Mais trois individus, dont Francisque Michel, figurent dans la liste sans aucune précision. Ce silence est révélateur de l'opinion toujours réservée de Nodier sur Michel, condamné à rester un homme d'une « rare instruction » pour lequel ne pouvait s'épancher l'inappréciable supplément de bienveillance du bibliothécaire. Tous deux garderont des rapports de bibliomanes, le *Bulletin du bibliophile* sera ouvert au médiéviste. Pour emprunter des manuscrits à l'Arsenal, Michel n'avait plus affaire qu'à l'administrateur, mais c'est Nodier qui l'autorise à visiter la bibliothèque en compagnie de l'érudit anglais Hudson Gurney. Dans la *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, au n° 334, on apprend que *Le Livre du Faucon des dames*, « petit volume d'une grande rareté », gothique à gravures sur bois, a été donné au bibliophile « par M. Francisque Michel ». Et d'autres titres curieux de ce catalogue pouvaient venir de la même personne.

C'est le cas d'une facétie intitulée *Le cornement des cornars* (n° 580), petit in-douze de huit pages lithographiées, sans date ni aucune adresse éditoriale, censé reproduire un poème à rimes équivoquées du xv<sup>e</sup> siècle. « Quant les quatre ang[l]es corneront / Piteusement sera corné ; / Car cil qui n'est pas encor né / Tremb[l]era se le cor ne ront ». Telle est la première strophe, et tout est de la même veine. Or, Nodier ne voulait pas croire à l'authenticité du texte. « J'y verrois plus volontiers le jeu d'un homme d'esprit très familier avec notre vieux langage, et très exercé à braver la difficulté de la rime ». Qui était cet homme d'esprit

qu'il ne voulait pas trahir ? Pour Nodier, ce ne pouvait être que Francisque Michel, puisque c'est celui-ci, selon toute vraisemblance, qui lui avait donné l'un des cinq exemplaires sur peau de vélin exécutés en 1831. Michel, en effet, avait calligraphié ce texte en gothique, rajouté quelques dessins et encadrements repris d'éditions incunables, et avait fait tirer le tout en lithographie par Jouy, à trente exemplaires, en gardant l'anonymat. Toutefois Nodier se trompe quand il lui attribue la paternité littéraire. Le jeune homme révèle à l'abbé Gervais de La Rue, le 26 juillet 1832, qu'il a trouvé la pièce dans le manuscrit 10297 de la Bibliothèque royale. Ce manuscrit (aujourd'hui recoté Français 5699) contient bien le texte en question, mais aucun titre. De plus, Michel a supprimé quelques abréviations ou fantaisies orthographiques pour en introduire d'autres, sans raison apparente. A-t-il eu sous les yeux une autre version ? Jacques-Charles Brunet affirme, dans son *Manuel*, que l'original est une pièce très rare ayant pour titre *Pensée terrible dans la forest de tristesse* de Jehan de Mun, vers 1530, introuvable à la Bibliothèque nationale. En tout cas, on sait maintenant que ce savant jeu poétique, ou *Cornerie des anges* comme on l'appelle parfois, était l'œuvre de Pierre Vaillant, poète de l'entourage de Charles d'Orléans ; il a dû circuler sous beaucoup de formes. De tous ces fastidieux détails, il faut retenir que nulle part on ne voit le titre donné dans la brochure de Michel : *Le cornement des cornars pour recreer les esperiz encornifistibulez*. L'érudit facétieux et cynique l'a donc forcément tiré de son cerveau. Ainsi Nodier n'avait-il pas tout à fait tort dans sa suspicion. Il est trop flatteur pour l'« homme d'esprit » anonyme parce qu'on ne prête qu'aux riches. Il connaissait les talents de Michel dans le pastiche, depuis la lettre en vieux français, depuis *Jacques Gondar*. L'un et l'autre étaient deux mystificateurs qui, sur ce plan, se comprenaient fort bien.

Ce commun penchant pour la supercherie littéraire ne facilitait pas la tâche de la critique future. Et nous aimerions soulever une hypothèse à propos d'une mystification plus célèbre pour laquelle le nom de Nodier a été prononcé. Il s'agit de l'affaire du bibliomane assassin, exposée dans la *Gazette des tribunaux* du 23 octobre 1836 – canular mettant en scène à Barcelone le libraire don Vincente, ancien moine, capable de tuer les clients qui lui achetaient ses meilleurs livres. C'est le grand bibliophile catalan Ramón Miquel y Planas qui a porté l'affaire au crédit de Nodier dans son excellent petit livre plein d'érudition, véritable bijou typographique, *La llegenda del llibreter assassí de Barcelona* (1928). On déplore que l'ouvrage n'ait jamais été traduit ni réédité. Sans convaincre tout le monde, il apporterait encore, malgré tout, d'utiles documents et une agréable lecture. Puisque son attribution à No-

dier n'a pas suscité l'enthousiasme des spécialistes, nous nous proposons d'examiner ici la candidature de Francisque Michel comme auteur possible de ce « crime » littéraire.

D'abord, le récit paru dans la *Gazette des tribunaux*, « Le bibliomane ou le nouveau Cardillac », est une fiction, évidemment ; il ne se donne pas pour autre chose. Les détails concrets et pittoresques de quelques scènes, de ces retours en arrière qui visent à reconstruire la psychologie du personnage ne seraient pas compatibles avec le plus fantaisiste des comptes rendus de procès. De ce fait, l'indignation des critiques contre la fausseté de cette histoire est sans doute hors de propos puisque l'auteur ne faisait pas beaucoup d'efforts pour cacher son jeu d'écrivain. Il s'adonnait seulement au genre de la mystification littéraire, auquel tant d'autres avaient sacrifié avant lui ; et il n'espérait probablement pas être pris au sérieux par les vrais savants. Certes la *Gazette* affectionnait la présentation dramatique des procès ; de temps à autre, elle cherchait à rendre vivantes les affaires judiciaires par des histoires bien écrites. Mais celles-ci étaient plutôt courtes, tandis que l'affaire du bibliomane a les dimensions d'une véritable nouvelle.

Ce qui a éveillé notre attention, c'est le style du récit, tout à fait semblable au style de Michel, ne serait-ce que par l'*attaque*. Michel a toujours des introductions rapides, directes, qui nous placent dans une situation de dialogue. Il affectionne l'adresse au lecteur pour le surprendre d'emblée : « Vous tous, qui m'appellez votre ami, qui me serrerez la main... » (*Les derniers moments*) ; « Qui de vous a vu le Beaujolais ? Qui de vous a parcouru ses plaines hérissées de blé... ? » (*Raymond du Thil*) ; « Dites, ne sentez-vous pas, comme moi, que la vie que nous menons à Paris, à Lyon... ? (c. r. *Contes de l'Alhambra*). – Ici, même chose : « Vous connaissez notre vieille capitale de la Catalogne et ses ruelles tortueuses [...]. Vous avez parcouru notre place si fière de sa Bourse [...]. Vous savez combien est infatigable, laborieuse la population qui les habite... » On a là quelque chose de vraiment caractéristique de la manière de Michel : c'est un tempérament nerveux qui a le don des *commencements* (dans tous les domaines) ; il met toute son énergie, tout son talent dans les introductions de récits, pour saisir l'attention du lecteur sans aucun préambule, sans description ni portraits... et ensuite il s'épuise, ne s'intéresse plus à son histoire, s'abandonne à l'in vraisemblance.

Ce qu'il y a d'excessif dans certains détails peut aussi inviter à des rapprochements avec d'autres récits. On a vu le narrateur des *Derniers moments* arracher le feuillet sali par la patte de son chat. Le moine de la *Gazette*, lui, détache quelques feuillets des livres qu'on veut lui acheter

afin d'avoir un prétexte pour les récupérer. Dans les deux cas, ce ne sont pas des gestes d'amoureux des livres. Comme si le narrateur avait voulu prendre ses distances avec son personnage...

Pourquoi situer les événements en Espagne ? Michel avait ressenti un fort appel de ce pays bien avant de s'y rendre régulièrement dans les années quarante : « Je veux aussi aller en Espagne » (c. r. *Contes de l'Alhambra*). En dehors de l'attrait touristique, plus puissant encore était l'attrait pour les archives. Les paroles du moine don Vincente sur les richesses de son monastère de Poblet perdues pour l'histoire (et en particulier pour l'histoire de France, précise-t-il !) peuvent trouver leur écho dans les demandes ultérieures de missions faites par Michel au ministère de l'Instruction publique : « Si j'en dois croire des renseignements qui m'ont été fournis par des Espagnols instruits, les archives de Navarre, à Pampelune, celles de Catalogne, à Barcelonne, vierges depuis des siècles, attendent des hommes actifs et intelligents qui en fassent sortir tout ce qu'elles renferment de relatif à l'ancienne histoire de la Navarre française, du Béarn, du Roussillon, et de la Cerdagne » (26 juillet 1842). L'histoire du bibliomane assassin ne serait-elle pas déjà, en 1836, un essai de sensibilisation aux richesses inexplorées en Espagne et à la nécessité d'y envoyer quelqu'un dans une période où les Espagnols eux-mêmes n'avaient pas les moyens de s'en occuper ?

Parmi les livres de Michel vendus en 1858, on trouve l'important catalogue du libraire espagnol *Vincente* Salva publié à Londres en 1826 et 1829. Or, Miquel y Planas a démontré que le mystificateur avait puisé là le nom de son héros (don Vincente) et les données bibliographiques de son conte...

Francisque Michel s'était intéressé dès 1830 aux historiens espagnols, qu'il lisait dans le texte : il en cite plusieurs en notes dans sa *Chronique de Du Guesclin*. À une date plus rapprochée de notre affaire, on voit qu'il avait eu l'occasion de se documenter sur la ville de Barcelone. Sa *Lettre de Philippe de Valois à Alphonse IV, roi d'Aragon*, publiée en 1835, fait référence à l'ouvrage d'Antonio de Capmany de Montpalau, *Memorias historicas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona*.

En 1836, il était dans une période où il faisait feu de tout bois, dépité de n'avoir plus la ressource des tables de Bréquigny (qu'il croyait lui être due à son retour de Londres). Le surmenage causé par son édition officielle et urgente à l'Imprimerie royale le força, vers juillet, à garder le lit pendant quarante jours, en maison de santé ou à domicile, pour maladie nerveuse et rhumatisme articulaire. Il eut d'importants

frais médicaux. Et le ministère se faisait tirer l'oreille pour ordonner de nouvelles indemnités. Tout travail lui était interdit théoriquement, mais il n'en tint pas compte, il corrigeait ses épreuves. C'est à un tel auteur besogneux, sans position stable, qu'une courte fiction bibliomane, ne pouvant lui coûter beaucoup de veilles, mais anonyme puisqu'il y avait désormais une réputation de sérieux à préserver coûte que coûte, était utile pour avoir un peu d'argent, plutôt qu'à un Nodier ou à un Mérimée, bien mieux nantis.

Reste à savoir s'il a imaginé lui-même, sans modèle, cette trame de bibliomane assassin ? Cela ne serait pas impossible. Toutefois on ne peut plus dire aujourd'hui que la réalité ne pouvait lui offrir aucun précédent de la sorte. L'Allemagne avait connu, près de Weissenfels, un bibliomane voleur et meurtrier, le pasteur Tinius, érudit orientaliste, jugé à partir de 1814, emprisonné pendant douze ans, véritable cas psychologique. L'homme avait formé une bibliothèque d'environ 40 000 volumes, dont une partie fut cataloguée et vendue en 1821 à Leipzig. Francisque Michel, n'étant pas germaniste, a-t-il connu cette affaire ? Il avait plusieurs amis d'origine allemande qui auraient pu lui parler de Tinius : surtout le polygraphe Georges Bernard Depping, homme très averti de tout, naturalisé français, avec lequel Michel publiait en 1833 une dissertation sur *Véland le Forgeron*. En tout cas, nous ne connaissons pas d'écho du procès Tinius dans la presse française avant le feuilleton de *La Quotidienne* du 13 septembre 1842 intitulé « Un bibliomane deux fois assassin » ; et curieusement, cet article anonyme – qui, au passage, met en doute l'authenticité de l'affaire analogue de Barcelone – est suivi d'une note annonçant la publication prochaine de deux ouvrages de Michel...

Voilà tous les arguments, ou à peu près, que nous voulions avancer pour une attribution au « petit Francisque Michel » de la supercherie littéraire du 23 octobre 1836. Bien entendu, ce ne sont pas là des preuves matérielles mais un faisceau de présomptions. Un chercheur qui reprendrait l'enquête un jour devrait placer Michel en premier parmi les hispanisants capables de bafouer l'éthique du journalisme pour un léger profit ou le plaisir d'un artifice littéraire. Ceux-ci n'étaient pas rares dans les années trente à Paris. L'important est surtout de blanchir Nodier, dont les multiples talents et la réputation de mystificateur lui ont valu d'être accusé de participation à plus d'affaires douteuses qu'il ne pouvait en assumer.

Rien d'étonnant à cet excès d'honneur ou d'indignité puisque l'homme de l'Arsenal est fort représentatif d'un petit groupe de littérateurs et bibliophiles de l'époque. C'est toujours un peu Nodier qu'on

étudie à travers ses épigones. On cerne mieux un homme sociable tel que lui en mesurant l'influence qu'il a exercée.

Or, en bibliomanie, Francisque Michel n'était pas indigne du maître. Il faisait partie de cette classe de lecteurs sociologiquement restreinte – éparpillée entre Paris, Lyon, Dijon, Besançon, Rouen, la Belgique... – pour qui Rabelais, *Eutrapel*, la *Satyre Menippée*, les livrets populaires, les pamphlets rarissimes, les absurdes facéties étaient objet de grandes convoitises. Pas assez fortuné pour s'acheter beaucoup d'éditions originales, il se procurait gracieusement toutes sortes de plaquettes réimprimées par ses amis et s'enrichissait par l'échange. Son meilleur moyen d'obtenir des livres, c'était d'en éditer lui-même, puis de gratifier ainsi de grands collectionneurs, qui le lui rendaient bien. On peut voir là l'une des causes de l'in vraisemblable abondance de ses publications médiévales. Celles-ci étaient d'ailleurs soignées. Il surveillait l'impression des pages de titre, prévoyait toujours des tirages spéciaux, sur vélin, sur chine, sur hollandaise.

Son amour du livre bien fait se manifeste déjà dans ses copies de manuscrits anciens d'une lisibilité parfaite, dans sa *calligraphie*, qui procure une véritable satisfaction au chercheur. La *belle écriture* n'est pas la *science des ânes* ; deux exceptions font mentir cette idée reçue, au milieu des grands romantiques à la plume si laide et si pressée : Nodier, Nerval. Chez ces deux amoureux du livre, le respect du lecteur allait de soi, jusque dans le tracé de leurs lettres autographes. Francisque Michel avait au moins cela en commun avec eux.

La ressemblance la plus étonnante avec Nodier, c'est la précocité des connaissances typo-bibliographiques. Une telle passion a-t-elle été favorisée par l'irrégularité de leur instruction de jeunesse : celle de Nodier perturbée à Besançon par les agitations politiques, celle de Michel déséquilibrée par la discorde familiale ? Le grand avantage de Nodier, c'est qu'il avait eu un père éducateur, qui lui permit de se forger une pensée philosophique. Nous n'avons trouvé aucun *père* chez Francisque, au sens spirituel, et par conséquent aucune pensée cohérente. On a l'impression qu'il a tout découvert tout seul, sans but majeur, poussé par une curiosité universelle quasi malade.

Il n'a pas réussi à se faire « adopter » par Nodier, mais il a porté comme lui ses recherches sur les littératures marginales, sur les bizarreries de l'histoire ou du langage, sur tout ce qui pouvait secouer le conservatisme classique. En cela, il est allé souvent plus loin que son maître, il l'a devancé quelquefois. Dépourvu comme lui de préjugés sociaux, il ébauche une défense des juifs en 1834 dans son édition de *Hugues de Lincoln* et travaillera longtemps sur une *Histoire des races*

*maudites de la France et de l'Espagne* (1847). Très intrigué par les mœurs des classes dangereuses – « les gueux, les cagnardiers, les caymands et autres marpauls qui piaussaient ès piolles des cours des miracles... » (lettre à Paul Lacroix du 5 août 1848) –, il tentera de composer une encyclopédie de leur langage dans ses *Études de philologie comparée sur l'argot* (1856). L'introduction de celles-ci fait explicitement référence aux essais de Nodier, par plusieurs extraits prouvant une véritable filiation. Les *Notions élémentaires de linguistique*, la *Diatribes du docteur Néophobus contre les fabricateurs de mots*, la *Description raisonnée* sont citées abondamment dès la première page ; et plus loin *l'Examen critique des dictionnaires de la langue française*. Mais le fait de se placer sous les auspices d'un tel écrivain n'impliquait pas qu'il en eût bien compris les leçons. Car le reste de son ouvrage et tous ses livres de la maturité ne sont qu'une avalanche de faits et d'exemples bruts d'où l'on sort abasourdi sans avoir pu attraper au passage une idée ou une émotion nourrissantes.

Sagacité bibliographique hors du commun et incapacité littéraire, tel est le drame plus ou moins avoué de Francisque Michel. Il le reconnaît lorsqu'il oublie son immodestie habituelle : « je ne possède point comme vous une science profonde et ne sais point, comme vous, en révéler les secrets dans un style élégant et de manière à donner l'éveil à de grandes pensées. Je suis, comme l'a dit M. Raynouard, un carrier qui tire de la terre des pierres qu'un architecte plus ou moins habile mettra ensuite en œuvre » (lettre à Paulin Paris du 3 juin 1834). D'où cette fuite en avant dans la publication de textes anciens, loin des affaires de la création. Dieu sait pourtant qu'il écrivait mieux qu'un simple compilateur ! On a vu quelques échantillons de son style ; les milliers de pages qu'il a laissées sont toujours d'une plume très brillante. Il avait même des intuitions remarquables, mais qu'il ne savait pas exploiter jusqu'au bout, des éclats de génie, mais disséminés au milieu de productions fastidieuses. Plus que Nodier, ses principaux tuteurs littéraires étaient Raynouard et Monmerqué (il adressait toujours à ce bibliophile, son vénéré collaborateur, des exemplaires de choix de ses éditions, les numéros 11).

Malgré tout, le cas de Francisque Michel nous intéresse parce qu'il est l'un des membres les plus curieux, les plus complexes de ce qu'on peut appeler la catégorie des enfants bâtards de Nodier – ces littérateurs instruits, très influencés par le maître, mais n'en prenant que les tics sans voir la pensée. Ce n'est pas pour rien qu'il sera très lié, à Bordeaux, avec son semblable Gustave Brunet, autre touche-à-tout qui développera systématiquement des thèmes de recherche de Nodier,

sur la littérature légale, les bibliothèques imaginaires, les fous littéraires, etc., sans apporter, loin de là, une stimulation équivalente à celle du penseur de l’Arsenal. C’est qu’il manquait à Brunet comme à Michel ou à bien d’autres ce pouvoir de transmutation de l’érudition sans lequel on est un mauvais alchimiste. La révolte de Michel contre le pédantisme classique n’a débouché que sur un nouveau pédantisme, peut-être plus grave encore parce qu’il a pour domaine toutes les bibliothèques du monde et s’accompagne d’un mépris de la pensée pure.

Avant d’évoquer un jour les aventures tragi-comiques de sa carrière universitaire désastreuse, durant laquelle cette tendance exaspérante s’aggraverait, jusqu’à sa mort à Paris en 1887, nous avons choisi de placer la jeunesse de Francisque Michel sous le signe de Charles Nodier, d’abord pour grandir celui-ci par comparaison dans son œuvre d’écrivain et bibliophile romantique, ensuite pour y voir un peu plus clair dans la nébuleuse des érudits qui ont tourné autour de l’Arsenal, en ont diffusé ou déformé les poétiques inspirations.

### Sources (suivant l’ordre de première utilisation dans cet article).

Lettre d’Eugène Burnouf à Jules Mohl, 8 oct. 1837, bibliothèque de l’Institut de France, ms. 2976. – Lettre de Charles Labitte à Sainte-Beuve, 18 janv. 1838, *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, par Jean Bonnerot, t. II, 1936, p. 335. – Lettre de Barbey d’Aurevilly à Trébutien, 3 janv. 1834, *Correspondance générale*, t. I, Les Belles-Lettres, 1980, p. 33 – Sainte-Beuve, *Mes poisons*, éd. José Corti, 1988, p. 40-41 (voir aussi sa lettre à M<sup>me</sup> Juste Olivier du 19 févr. 1841, « un manant et un animal », *Corresp.*, t. IV, et sa lettre à Michel du 7 juin 1852, *Corresp.*, t. IX : « Vous êtes mille fois bon »).

Archives municipales de Lyon : 302.953, *Distribution solennelle des prix aux élèves du Collège royal de Lyon (1817-1826)*.

Archives départementales [AD] du Rhône (section moderne) : U CIV 107, Tribunal de 1<sup>re</sup> instance de Lyon, jugements civils, audience du 26 mai 1826.

Archives de Paris : fonds du collège Charlemagne (à Villemoisson), Perotin 704/ 73/ 2, registre d’entrées et de sorties, 1824-25 à 1831-32.

Archives nationales [AN] : F<sup>17</sup> 4801 (baccalauréats 1829-1830, pièce 405) ; F<sup>17</sup> 4024-4025 (École des chartes).

Lettres de Fr. Michel à Péricaud, AD Rhône (section ancienne), fonds Léon Galle, 3 J ms. 74 (voir aussi ms. 75, lettre de Monmerqué, et ms. 86, poème de Michel, « À mon frère »).

AN : F<sup>17</sup> 3602 (publications de l’Académie des inscriptions, tables de Bréquigny) ; F<sup>17</sup> 3296 (dossier Fr. Michel, missions en Angleterre) ; F<sup>17</sup> 21325 (fonctionnaires de l’Instruction publique, dossier Fr. Michel).

Lettre d’Alexandre Dumas à Marie Mennessier-Nodier, 4 déc. 1846, citée par Claude Schopp, *Alexandre Dumas*, Fayard, 2002, p. 138.

Lettre de Fr. Michel à Nodier, s. d. [1829], collection Bied/ Mennessier-Nodier.

Librairie de Crapelet, 1830, second catalogue. Joint à son ouvrage *L’histoire du Châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, 1829 (Arsenal : 4° B 2834).

- Lettres de Fr. Michel à Gervais de La Rue, musée des beaux-arts de Caen, collection Mancel, ms. 113.
- Lettres de Nodier à Lamartine, 3 et 12 déc. 1831, publ. p. Fernand Letessier, *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, oct. 1986, p. 63 et 66.
- Lettre de Fr. Michel à Charles Weiss, 16 janv. 1832, bibliothèque municipale de Besançon, ms. 1914.
- Lettre de Nodier à Fr. Michel, 31 mars 1832, A.N., papiers Sacy, 407 Mi5 (ancienne cote 361 AP 17).
- Bibliothèque de l'Arsenal, archives administratives, 95035<sup>11</sup>, registre de prêt.
- Lettre de Johanneau à Fr. Michel, 18 juil. 1832, Bibliothèque nationale de France [BNF], n. a. fr. 6841, f. 147. Lettres de Johanneau à Nodier, collection Bied/ Mennessier-Nodier.
- Lettre de Fr. Michel au ministre de l'Instruction publique, 26 juil. 1842, AN, F<sup>17</sup> 2780<sup>1</sup>.
- Lettre de Fr. Michel à Paul Lacroix, 5 août 1848, Arsenal, ms. 9623, chemise 1362.
- Lettre de Fr. Michel à Paulin Paris, 3 juin [1834], BNF, n. a. fr. 24010 (collection Allard du Chollet), f. 8-9.

## Bibliographie

- *Sur Francisque Michel*

Maurice ESCOFFIER, *Le mouvement romantique 1788-1850, essai de bibliographie synchronique et méthodique*, Paris, Maison du bibliophile, 1934. Voir au n° 943 la notice sur *Job ou les pastoureaux*, exemplaire d'auteur avec la note manuscrite suivante : « Cet exemplaire est le seul qui ait été tiré sur ce papier (PAPIER VÉLIN), l'imprimeur avait oublié de tirer la dernière demi-feuille de la préface ; je l'ai fait recomposer avec des additions et tirer seulement à deux exemplaires, dont l'un se trouve dans ce volume et l'autre dans celui que j'ai offert à M. le baron Taylor, commissaire royal du Théâtre français. Ce 22 janvier 1833. Francisque Michel ».

Joseph BÉDIER, « De l'édition princeps de la *Chanson de Roland* aux éditions les plus récentes », *Romania*, t. LXIII, 1937, p. 433-469 (nombreuses pages consacrées à Michel, avec documentation substantielle).

William ROACH, « Francisque Michel : a pioneer in medieval studies », *Proceedings of the American philosophical Society*, Philadelphie, vol. 114, 1970, p. 168-178 (quelques erreurs biographiques, mais une bonne présentation avec une bibliographie utile des œuvres de Michel).

Gerard J. BRAULT, « "C'est presque la quadrature du cercle" : Francisque Michel's letter announcing his discovery of the Oxford manuscript of the *Chanson de Roland* (1835) », *Olifant*, University of Manitoba, vol. 5, n° 4, May 1978, p. 271-275d.

\*Nous laissons de côté d'autres études, anciennes ou récentes, qui ne concernent pas le point de vue adopté ici. Parmi les ouvrages de Michel difficiles à trouver, signalons que la bibliothèque municipale de Bordeaux possède son *Choix de poésies orientales*, 1830, complet (l'ex. de la BNF, microfiché, est dépourvu des « Préliminaires ») et son *Histoire des croisades* de 1832, compilation d'après Joseph Michaud pour la « Bibliothèque populaire » (on ne trouve à Paris que la réédition de 1834 entièrement refondue par Auguste Savagner).

- *Autres références*

Ramón MIQUEL Y PLANAS, *La llegenda del llibreter assassi de Barcelona*, Barcelone (en les prempses de la Casa Miquel-Rius), 1928, in-16, xxvii-281 p., ill. par d'Ivori. [BNF : 8° Z

27712, exemplaire de Camille Pitollet, qui en a rendu compte dans le *Mercure de Flandre*, nov. 1930, p. 26-47, bibliothèque municipale de Lille].

Annelies KRAUSE, « Bibliomanie und Verbrechen. Der Fall des Magisters Tinius weiland Pfarrer zu Poserna bei Weissenfels (1764-1846) », *Marginalien* (Berlin), 1985/ 3, p. 71-80.